

Interview Tilo Schabert*

Le Point - Publié le 17/01/2007

« Mitterrand adorait faire ce que tout le monde lui déconseillait »

Le Point : Les Français gardent le souvenir d'un Mitterrand plutôt hostile à l'unification allemande ; votre livre décrit une réalité bien différente.

Tilo Schabert : En réalité, François Mitterrand n'était ni pour ni contre. Dès le début, il a dit que l'unification était possible à condition qu'elle soit « démocratique et pacifique », que la ligne Oder-Neisse qui délimite la frontière avec la Pologne ne soit pas mise en cause et que l'Allemagne renonce à l'arme nucléaire. C'était donc un « oui mais » ; il se trouve que le public n'en a retenu que le « mais ». Cela s'explique en partie par les tensions qui se sont manifestées. Mitterrand a toujours répété que la question allemande était une question européenne et que l'unification de l'une et de l'autre devait se faire au même rythme. Et, lorsqu'il a eu l'impression que Bonn privilégiait l'unification allemande à l'union économique et monétaire en projet au niveau européen, il a clairement dit qu'on risquait de se retrouver face à une situation similaire à celle de l'Europe à la veille de la Première Guerre mondiale.

Mais, en effectuant une visite officielle à Berlin-Est quelques semaines après la chute du Mur et en affichant une certaine amertume lors du dernier sommet bilatéral avant l'unification, Mitterrand a lui-même insisté sur le « mais ».

Je crois surtout que le président aurait dû s'adresser aux Français pour leur expliquer clairement sa position, comme George Bush père l'a fait devant les Américains. Cela aurait levé un malentendu qui n'avait pas lieu d'être : j'ai retrouvé bon nombre de discours que Mitterrand a tenus à l'automne 1989, dans lesquels il vantait la « révolution allemande », faisant même le parallèle avec la Révolution française, dont on célébrait le bicentenaire.

Reste ce voyage très controversé à Berlin-Est.

Mais tous ceux qui tenaient à prouver qu'ils étaient des acteurs du changement ont pris le chemin de la République démocratique allemande. Même le secrétaire d'Etat américain James Baker, qui n'en fait pas mystère dans ses Mémoires, affirmant : « Je savais que le président Mitterrand projetait de se rendre en RDA la semaine suivante, et je voulais afficher le leadership américain en le devançant. »

Et puis il faut prendre en compte le côté rebelle de Mitterrand, qui adorait faire ce que tout le monde lui déconseillait. Hubert Védrine, son conseiller diplomatique, et d'autres dans son entourage n'y étaient pas favorables ; il y est donc allé. C'est cette dimension provocatrice qui l'avait déjà poussé à prendre la défense du dissident Andreï Sakharov lors d'un dîner officiel au Kremlin, en juin 1984. Après coup, il décrivait avec délectation à ses proches tous ces visages fermés d'apparatchiks, à l'exception de Gorbatchev, qui semblait beaucoup plus serein.

Un autre mystère demeure : comment des personnalités aussi dissemblables que Helmut Kohl et François Mitterrand ont-elles pu parvenir à cette apparente complicité ?

Kohl était, tout comme Mitterrand, féru d'histoire. Dès leur premier entretien, ils ont eu un long échange sur la Seconde Guerre mondiale et la façon dont l'un et l'autre l'avaient vécue. Le président a raconté sa captivité en Allemagne, le chancelier, la mort de son frère aîné en France. Ils en ont gardé un acte de foi pour l'Europe, qui ne s'est pas démenti, et une certaine complicité. On peut toujours s'interroger sur les véritables convictions de Mitterrand, mais on ne peut pas douter de son engagement européen.

Ils aimaient aussi échanger des anecdotes sur l'exercice du pouvoir, dont une des principales victimes était Margaret Thatcher. Mitterrand racontait comment, lors de leurs tête-à-tête, il jouait avec elle comme un chat avec une souris. Puis Kohl rapportait le compte rendu que lui en avait fait la Dame de fer ; c'est un jeu dont ils ne se lassaient pas

Propos recueillis par Yves Cornu

** Auteur de « Mitterrand et la réunification allemande » (Grasset*